

YVES GAILLARD

La Grande Ellipse

Editions
MAGS
OPTIS

LA GRANDE ELLIPSE

L'HEURE DU PASSAGE

La pluie frappe la vitre, et, machinalement, j'efface la buée. En bas, la rue est presque déserte. Seulement une ombre rapide, la tête enfoncée dans le col d'un vieux manteau, et qui se noie dans le brouillard de la pluie. Ils ont allumé les lampes dans le bar, en face, mais il ne doit pas y avoir grand-monde. Peut-être, même, il n'y a personne...

Une bourrasque de vent a rabattu la pluie. Je n'ai plus rien vu de la rue. Ce doit être un soir de décembre... Le village où je suis importe peu. Il s'éloigne derrière moi et n'a pas plus d'intérêt qu'une fourmilière abandonnée.

Le chemin de la colline était rude et long. Il y avait une gare, enfouie dans les arbres. Je savais qu'elle existait. De toute éternité. Du sommet de la colline, je

La Grande Ellipse

l'avais aperçue, derrière un rocher, juste au pied d'une petite falaise. Les quais devaient être mouillés.

Le train vient et repart, La Grande Ellipse puis se perd dans la nuit, à 21 h 20... Cela faisait des jours que cet horaire hantait mes rêves : un panneau jaune, portant l'indication unique de ce train. Il était là, dans la salle d'attente.

Le soir était tombé. Les quais étaient déserts, glissants. Il n'y avait pas de rails. Une gare désaffectée.

Tout au bout, j'ai découvert le banc. Et cette femme avec un grand chapeau orné de fleurs blanches, qui y était assise. Un voile couvrait son visage. Près d'elle, sur le banc, une pelote de laine, des aiguilles à tricoter et une écharpe inachevée. Elle ne bougeait pas. Elle regardait la colline. Une fumée fine et noire s'en élevait comme un ruban.

Je lui demandai ce que c'était. Elle répondit sans même se tourner vers moi.

« Une maison, qui brûle depuis trois cents ans... *Sa* maison... »

Le sifflet, étouffé par un air trop lourd... Le train s'est arrêté devant le quai. J'ai sauté dans le premier wagon. Sur le quai, la femme n'avait pas bougé, mais je pouvais voir son visage. Elle avait soulevé le voile, repris son tricot et souriait.

L'Heure du passage

Alors j'ai eu peur.

La gare s'éloignait. Le ciel était noir. J'ai fait quelques pas dans le wagon vide, puis je me suis installé dans un compartiment avec la certitude que le train entier était vide.

Le train filait dans la nuit, vers la fumée devenue maintenant lumineuse. Je me suis assoupi, bercé par le bruit régulier du wagon sur les rails.

L'ALCHIMISTE

Le grincement des freins m'apprit que j'étais arrivé à destination. Je suis descendu. J'avais l'impression de connaître ce village depuis toujours. Le trottoir filait sous mes pas comme une rivière. J'ai abouti à un chemin de terre bordé d'arbres, qui grimpait vers le sommet de la colline. Près d'un étang, j'ai découvert une vieille bâtisse. J'ai ralenti le pas.

La Grande Ellipse

Puis j'ai crié deux mots et j'ai passé la porte.

Il y avait de la lumière au sous-sol. J'ai descendu les marches. J'entendais un léger cliquetis de verres et le souffle d'un réchaud à gaz. La porte était entrebâillée. Une lumière diffuse éclairait un tas de matériel hétéroclite : des cornues, des tubulures, des objets étranges auxquels j'étais incapable de donner un nom. Je ne l'ai pas vu tout de suite.

Dans l'ombre, il observait une réaction dans une éprouvette qu'il tenait à hauteur de ses yeux. Le liquide, d'abord bleu, devenait violet, puis mauve.

« Regarde, dit-il. Il vire au rouge. »

Maintenant, en effet, il était comme du sang.

« C'est plus efficace que la poudre. »

Il s'éloigna, tenant toujours son éprouvette. La coinçant dans une pince de bois, il l'approcha alors d'un récipient qui chauffait. Un thermomètre comme je n'en avais jamais vu était plongé dans du métal en fusion. Il arrêta le feu. Le métal devint bleu, puis une petite tâche jaune se forma en son centre et commença à s'étendre.

« C'est l'instant le plus délicat. »

Il avait mis son chronomètre en marche et, au moment précis, il versa le contenu de l'éprouvette dans le métal liquide. Alors, tout alla très vite. Il prit le récipient et le mit sur un autre feu.

« Regarde. »

Généralement, le jaune s'effaçait pour laisser place au gris. Là, tout à coup, le jaune se mit à se propager sans se laisser avaler et à briller de plus en plus. Le minutier sonna. Il retira le récipient et en versa le contenu dans des moules qui baignaient dans de l'eau. Sous la lumière du spot, l'éclat du métal était insoutenable.

« Regarde comme il est beau », dit-il en me tendant un bloc qu'il avait démoulé.

Je le touchai avec appréhension. Je pensais qu'il était brûlant. Sa chaleur était supportable. Il était doux et lisse.

« Il est d'une pureté exceptionnelle. »

Me prenant par le bras, il m'entraîna au fond du laboratoire. Nous avons descendu trois marches. Il alluma la lumière : l'éclat de milliers de barres savamment entassées m'éblouit. Jamais je n'avais tant vu de soleil.

« Il est mort, dit-il avec un air grave. Il a besoin d'être réduit à sa première matière. Après sa réincrudation, il deviendra vivant. Mais ça, c'est dur... très dur.

– Les résultats sont déjà très surprenants, hasardai-je.

La Grande Ellipse

– Pour toi, qui assistes pour la première fois à une transmutation. Pour moi, ce que tu as vu, c'est de l'artisanat. Pour le reste... il faut du courage, de la persévérance... Attends-moi dans huit ans. Sois à l'heure. »

Souvent, le chemin du retour paraît inexistant. On se retrouve dans un lit ou dans un autre village, sans savoir ni comment ni pourquoi.

Je me suis retrouvé dans le bar, assis sur un tabouret, près du percolateur. Dehors, la rue était déserte et noire. J'ai bu un verre, puis je suis sorti. J'avais une course très importante à faire.

LES MOTS DANS LA CHAPELLE

J'ai franchi le gros portail de fer d'une petite cour. Les gonds grinçaient, et la petite cloche miteuse qui pendait misérablement a fait entendre un horrible

petit bruit de ferraille rouillée. Les dalles de pierre étaient humides et collaient aux pieds. Une calèche était là, avec son vieux cocher, près de la chapelle où j'avais rendez-vous. J'ai poussé la porte de bois.

En descendant l'escalier de pierre, une odeur de renfermé et de cave m'a assailli. Je suis entré dans la crypte. Ce devait être le sas. J'ai ouvert doucement la porte. Quelqu'un était là, qui m'attendait. Nous avons échangé quelques mots.

Il fallait que je trouve les mots clés et précis.

J'ai dit : « Me voici. »

Et il m'a répondu.

« Tu as devant toi un temps immense, dit-il. Ce matin, j'ai trouvé sur ma route les yeux du vieux prophète. Tu trouveras toujours des messages au long de tes voyages. Ils te guideront.

– Cette femme, à la gare...

– Oui. Astima... »

Il sembla rêver, tout à coup. Son regard traversa le noir de la nuit, vers les nuages.

Tout a commencé à se fondre dans une brume grisâtre. Les murs n'existent plus dans un tel univers. Alors l'esprit s'élève au-dessus du corps, et on distingue des horizons lointains dans une multitude de dimensions. J'allais faire le voyage de la Spirale, accomplir le pèlerinage le long du chemin creux qui

La Grande Ellipse

s'étirait comme un immense élastique derrière la porte.
Et, ce soir, je n'étais pas seul.

Nous avons marché toute la nuit. La lune lentement parcourait l'écliptique. Je la sentais vibrer dans l'espace en un silence grandiose, comme une sphère de verre dans un liquide lourd.

Nous avons dépassé les derniers arbres. La végétation rare n'en finissait plus de se clairsemer pour laisser la place au sable humide et frais. Nous suivions inlassablement la voie dallée qui fuyait vers le désert. À droite, une grande auréole orange colorait le sable. En son centre, un trou noir. Un puits sans fond, aboutissant certainement à un autre univers. Parfois, nous dépassions d'autres auréoles, mauves, vieux rose, et même d'un bleu profond. Tout le désert en était parsemé.

Nous nous sommes arrêtés un moment au pied d'une pyramide bleue jaillie de l'intérieur des terres, comme une pointe immense. Les étoiles lointaines scintillaient et les anciennes constellations étaient à peine modifiées depuis des temps immémoriaux.

Un grand cortège aux vêtements de feu a descendu les marches de l'immense pyramide. Tout là-haut, nous distinguons une forme puissante debout sur son piédestal d'or. Elle a glissé lentement sur l'écharpe de soie

rouge qui coulait sur les marches. Le cortège maintenant formait une haie, et chaque homme se prosternait à son passage et baisait le bord de sa cape d'azur. Une musique indéfinissable perlait des nuages comme des milliers de xylophones.

Le grand pharaon nous aperçut, et l'écharpe de soie s'est déroulée jusqu'à nous. Ses pas gracieux s'étouffaient sur un tapis moelleux. Nous étions face au grand escalier, et le sommet de l'édifice commençait à se perdre dans la profondeur du ciel.

Nous sommes tombés à genoux. La voix du pharaon vibra dans l'air tiède.

« Le grand soleil a baigné d'or le jardin sans limite. Voyez-vous les couronnes de lumière qui parsèment les sables bleus ? »

Mon regard a embrassé l'horizon. Le désert était bleu. Du bleu d'un ciel léger. Nous nous sommes remis en marche.

Les auréoles colorées flottaient au-dessus du sable. Le chemin serpentait entre elles. Le soir, il fallait faire très attention pour ne pas pénétrer dans leurs anneaux.

Les auréoles devenaient de plus en plus nombreuses. Nous les frôlions sans cesse. Un immense labyrinthe nous avait envahis ; nous étions comme des billes au milieu d'un incroyable *flipper*. Une onde

La Grande Ellipse

sonore émanait de chaque auréole. Maintenant, c'était comme une symphonie, un océan musical.

Toute peur nous avait quittés. Arrivés au pied d'une lueur mauve, nous avons forcé l'auréole.

Elle avait la chaleur de notre corps et la consistance d'une eau légère. Des milliers de couleurs scintillaient sur nos visages. Le sol glissait sous nos pieds et nous entraînait irrésistiblement vers le gouffre noir central.

Soudain, comme un long vertige. Nous flottions dans l'apesanteur. Le bas et le haut ne signifiaient plus rien. Des rubans de couleurs apparaissaient et se déformaient comme des fumées de cigarettes. Une masse rosée tournoyait ; des sons aigus et modulés traversaient l'espace de part en part. Un nuage clair avançait par déformations successives. Des objets lumineux nous croisaient en sifflant comme des balles et disparaissaient aussitôt, engloutis par le vide.

Puis tout sembla se ralentir. La masse rose s'épuisait et virait à l'orange. D'autres masses commençaient à se rejoindre. Elles se fondirent bientôt en une brume bleutée. Les quelques grains de lumière qui brillaient encore s'éteignirent petit à petit. Quelques formes apparurent fugitivement, puis disparurent.

Il nous sembla que l'on tombait. Quelque chose de doux naquit sous nos pieds, comme un moelleux tapis de laine. Un léger souffle de vent balaya les nuages, et

Les Mots dans la chapelle

des étoiles réapparurent dans un ciel pur et lavé, noir comme de l'encre. On distinguait de merveilleuses nébuleuses colorées et des galaxies qui tournaient lentement sur elles-mêmes. Tout s'était infiniment rapproché, net et lumineux, presque à portée de main. Le grand froid de l'espace nous a étreints. Jamais une telle plénitude ne nous avait habités. Nous étions le corps et le souffle d'un espace incommensurable, et les lumières qui jaillissaient de nos yeux faisaient naître des étoiles qui perlaient sur des sources d'argent.

J'ai levé les yeux. La pièce sentait le moisi. La porte était restée ouverte. La grande rupture avait encore éclaté cette nuit-là. Pour l'instant, c'était un vide immense. J'ai flâné dans les rues, qui n'avaient pas changé, toujours aussi grises. Je suis rentré chez moi.

Une rafale de pluie a crépité sur la vitre. La rue brillait de tous les feux des réverbères, et ses reflets se répandaient sur les trottoirs et la chaussée. J'ai essuyé la vitre avec mes doigts. Une fenêtre était allumée, en face de la mienne. Un rideau était tiré, et j'ai vu un visage, comme un éclair. Pâle et soucieux.

LE PÈLERIN

Je me suis absenté pendant huit ans. J'ai traversé des mers, des océans, d'interminables plaines et des montagnes arides... Je suis parti le plus loin possible. Mais les pays traversés étaient tous identiques. Je retombais toujours sur un village qui me rappelait étrangement celui que je venais de quitter.

Un jour, j'ai rencontré un pèlerin sur ma route. Il avançait, courbé en deux par la fatigue de sa longue marche, et soufflant dans sa robe de bure qui collait à sa peau. Rien ne l'avait arrêté. Il avait une foi aveugle en sa destinée.

Nous avons fait un bout de route ensemble et nous avons couché dans les mêmes auberges. Il répétait inlassablement que le hasard n'existait pas, que chaque fait nouveau était d'une importance capitale. Si je

m'étais trouvé sur son chemin, c'était qu'une force m'y avait conduit et que chacun de nous devait nécessairement apporter beaucoup à l'autre.

Effectivement, depuis que j'avais trouvé en lui un compagnon et que nous voyagions ensemble, mes journées étaient plus ensoleillées. Je me sentais plus libre et plus heureux. En revanche, je m'étais long temps demandé ce que je pouvais bien lui apporter. Un soir que nous mangions à la même table, je le lui avais demandé.

« Il ne faut pas chercher ce que l'on doit offrir à l'autre. Le don est immatériel. Tu ne t'apercevras même pas de ce que tu me donnes. »

Le pèlerin s'est penché vers moi tout à coup et il s'est mis à parler à voix basse :

« Je n'ai jamais cherché à savoir où j'allais, mais le hasard ne peut me mener qu'au lieu que je recherche. »

Nous avons couché comme d'habitude dans la grange. La paille était chaude. J'ai soufflé la lampe et me suis senti entièrement détendu.

Vers minuit, un très léger bruit m'a réveillé, mais, comme j'avais appris à le faire depuis un certain temps, je n'avais pas ouvert les yeux tout de suite. J'essayais de l'identifier, puis d'en situer l'origine. Ensuite seulement, entre les cils de mes paupières, je vis le

La Grande Ellipse

pèlerin fouiller son sac et en ressortir un objet qu'il garda au fond de sa main.

Il l'observa un moment en murmurant des mots, si faiblement que je n'arrivais pas à en comprendre le sens. Il était assis et me tournait le dos. Sa grande robe et son capuchon lui donnait une allure fantomatique, légèrement éclairés par les rayons de lune qui filtraient par les planches disjointes du plafond de la remise.

Ce n'était pas la première fois que je surprénais son manège. Je savais déjà qu'il remettrait cet objet dans son sac et se recoucherait.

Je n'ai jamais osé lui poser de question à ce sujet. Je n'avais pas non plus le courage de fouiller dans ses affaires quand il lui arrivait de s'absenter et qu'il me laissait son sac. Pourtant ma curiosité s'exacerbait. C'était devenu une obsession pour moi, et j'avais du mal à n'en rien laisser paraître.

Au long des nuits, j'avais fini par distinguer l'objet. C'était une sorte de boîte à tabac. Quant au contenu, je ne pouvais pas l'apercevoir, puisque le pèlerin ne faisait que soulever puis refermer le couvercle, après avoir prononcé ses rituelles paroles inaudibles.

Je me disais qu'un jour ou l'autre il finirait par m'en parler... En attendant ce jour, j'avais imaginé des tas de choses, toutes plus extravagantes les unes que les autres.

Un jour où nous étions très fatigués pour avoir marché sans étape neuf heures durant, nous nous sommes assis sur un petit rocher, à l'ombre d'un arbre. Il a regardé devant lui et dit :

« Nous approchons du but. Je pourrai bientôt te dévoiler un secret que je garde précieusement depuis le début de mon voyage. Il en est d'ailleurs l'origine. »

J'avais pensé qu'il s'agissait de la petite boîte noire. Mais je n'ai rien dit, et nous sommes repartis, marchant jusqu'au soir sans qu'un seul mot ne soit prononcé.

Au détour d'un chemin, nous avons rencontré une auberge. Le jour tombait. Le vent venait de se lever et faisait pressentir l'orage. Le premier éclair, suivi d'un grondement sourd déchira le silence. De grosses gouttes vinrent nous frapper. Nous eûmes juste le temps d'entrer.

L'aubergiste était seul. Un grand feu de bois brûlait dans l'immense cheminée. Les lumières vacillaient, jetant des ombres sur nos visages. Les paroles que le pèlerin adressa à l'aubergiste me surprirent :

« Nous venons de très loin, mais notre but est proche. N'y a-t-il pas non loin de là un étang aux eaux noires... et très profondes... ajouta-t-il avec un air étrange. N'y a-t-il pas une maison de pierre abandon

La Grande Ellipse

née depuis longtemps et que personne n'oserait plus approcher ?...

– Vous semblez bien connaître la région... » répondit l'aubergiste, laconique.

J'ai senti mon corps se raidir et deux gouttes de sueur ont coulé de mes tempes. C'était la première fois que le pèlerin parlait autant. Il devait être tout près du but. Pourquoi alors avais-je si peur, tout à coup ? Mes mains humides serraient le bord de la nappe et je sentais mes ongles se retourner. Je respirais difficilement. J'ai eu un mouvement de recul : l'éclair avait soudain illuminé de blanc le regard que mon compagnon avait posé sur moi dans un grondement de tonnerre épouvantable. Je ne pouvais contrôler la panique qui s'emparait de tous mes membres et me glaçait le sang. *Je ne savais rien de lui.*

L'aubergiste ne disait plus rien. Son visage fermé semblait lui aussi dirigé vers moi. Un tisonnier tomba lourdement sur le sol, puis il y eut un grand silence.

L'aubergiste nous conduisit jusqu'à nos chambres à la faible lumière de son chandelier qui découvrait l'usure des marches. Le bois grinçait sous nos pas. Je suivais, mal à l'aise, ce cortège.

La chambre du pèlerin se trouvait en face de la mienne. On nous a souhaité une bonne nuit, puis

l'épaisse silhouette de l'aubergiste longea le couloir et disparut dans l'escalier.

La chambre était sombre. La lampe à huile diffusait une lueur bien pâle sur des murs et des meubles d'une propreté douteuse.

Les volets étaient ouverts. La lune éclairait les rayons obliques de la pluie. Par instants, un éclair illuminait le vieux bois qui semblait vivre... Je comprenais ceux qui disaient que les maisons gardent l'esprit des occupants même après la mort de ceux-ci... Il me semblait deviner qui avait couché ici ; je redoutais d'être éveillé en pleine nuit et qu'un éclair n'éclairât subitement un horrible visage mutilé.

Le cœur battant, je m'étendis sur le lit, mais n'arrivai pas à trouver le sommeil. Je retenais mon souffle, mais mon cœur résonnait dans la chambre. L'orage redoublait de violence. Nous n'étions que trois dans l'auberge et il était plus de minuit. Mes yeux grands ouverts fixaient la poignée de la porte.

Alors ce que je redoutais le plus se produisit.

Il y eut un cri inhumain, aussitôt englouti par le fracas effrayant du tonnerre. Un éclair aveuglant illumina l'espace d'une seconde un grand tableau que je n'avais pas encore remarqué et qui représentait le portrait du pèlerin.

La Grande Ellipse

Je crois que j'ai crié. En bas, il y eut du bruit. Je me suis précipité dans le couloir. La porte de la chambre du pèlerin était entrouverte. Je l'ai poussée d'un coup de pied. Le pèlerin gisait sur son lit, la tête pendant dans le vide, les orbites des yeux sanglants... et vides...

Je ne sais pourquoi, j'ai bondi vers son sac. J'ai pris la boîte et venais juste de la mettre sous ma tunique quand l'aubergiste est arrivé avec un chandelier énorme. Nous nous sommes trouvés face à face. Je me surpris à m'écrier :

« Le tableau... d'où sortez-vous le grand tableau qu'il y a dans ma chambre ?

– Quel tableau ? »

L'aubergiste me suivit dans ma chambre. Il n'y avait aucun tableau. Seulement un grand miroir. Nous sommes ressortis. La porte en face était maintenant grande ouverte. Le pèlerin avait disparu. Et la chambre était propre.

L'orage était calmé. Il nous sembla alors que tout cela n'avait été qu'un cauchemar. *Cependant, je sentais sous ma chemise la boîte noire du pèlerin.*

J'ai quitté l'auberge au lever du soleil. Je suis parti d'un pas assuré vers l'étang, près de la maison de

pierre. Deux heures après, arrivé sur la berge, je me suis assis. J'ai sorti la boîte de ma chemise et je fus très surpris de lire mon nom sur le couvercle. Je l'ai ouverte.

Ils étaient là, tous deux, dans l'éclat fixe qu'ils avaient quand on les avait retirés de son visage. *Et ils vivaient.*

J'ai refermé la boîte comme si elle brûlait mes mains et l'ai jetée dans l'eau. Elle a coulé à pic. J'ai suivi sa descente, jusqu'à ce qu'elle fût effacée par le noir de l'étang. Quand l'eau troublée redevint lisse, ce n'était pas les traits de mon visage qu'elle renvoyait. Mais ceux du pèlerin, entourés de longues flammes léchant les nuages. La vieille maison de pierre brûlait.

J'ai fui sur un chemin parsemé de pierres aiguës qui me blessaient les pieds.

Quand j'ai levé la tête, le sentier courait loin dans les sables d'un désert bleu où s'élevaient des pyramides, comme des flèches pointées vers le ciel.

ASTIMA

J'ai levé les yeux vers le ciel pour écouter les étoiles. Le silence était profond. L'air frais de la nuit m'a fait du bien.

« Il me semble qu'il pleut légèrement. Le temps s'est rafraîchi, ces derniers jours. Je suis confus de vous avoir dérangée. Je n'avais qu'un peu de fièvre. Le docteur a beau dire...

– J'ai tricoté pour vous une écharpe de laine, dit-elle. Elle vous protégera pendant les longs mois d'hiver. Avez-vous besoin de quelque chose d'autre ?

– Pouvez-vous me dire qui a téléphoné ce soir ? J'étais très occupé, des tas de choses à faire, des gens à voir...

– Un homme. Il a dit qu'il vous avait aidé dans votre maladie. Vous aviez échangé des mots dans la

chapelle. Le vieux cocher était parti sans vous attendre...

– Le gros portail de fer qui grince sur ses gonds... La petite cloche au bruit de ferraille rouillée... Je me souviens... Il y avait du vent. Les dalles de pierre humides collaient aux pieds. La crypte... Le vent... il souffle sous la porte. J'entends les sabots des chevaux... le fouet du cocher... La lune se lève, immense et pâle. J'entends des pas sur le gravier... Ça y est, la pluie tombe... je reconnais son odeur... Vous vous appuyiez sur mon épaule...

– J'ai toujours sur moi cette robe, mon chapeau orné de fleurs blanches, et ce voile devant le visage. Emmittoufflez-vous dans l'écharpe, s'il vous plaît. Le temps s'est rafraîchi. Le docteur...

– J'ai gardé aussi mon costume et la pochette de soie que vous m'aviez offerte pour notre mariage. On nous a dit quelques mots à l'oreille et on nous a abandonnés. Les orgues jouaient seules dans l'extase et la lumière.

– Vous avez dit oui. Vous sembliez timide et n'osiez même pas lever les yeux vers cet homme qui vous apportait son appui. Cet homme qui allait vous permettre de comprendre les multiples spirales régissant l'univers.

La Grande Ellipse

– Et puis j'ai mis le feu. L'église entière a brûlé. Et nous sommes sortis pour prendre ce train du désert, pour le voyage de nos noces... Le désert n'est pas toujours aussi beau qu'on voudrait bien nous laisser croire. Nous avons fait alors un immense parcours, et j'ai versé mon sang sur les pierres du sentier, j'ai parlé à des gens... J'ai refermé une boucle elliptique...

– Vous avez erré au travers des sphères concentriques pour en trouver le centre...

– Que vous a-t-il dit encore ?

– Il m'a dit de vous faire savoir qu'il passerait bientôt... que vous deviez l'attendre.

– Oui... j'ai tant de choses à faire. J'irai au rendez-vous fixé. Et je saurai. Je saurai tout. »

JEAN LA PIERRE

Loin de moi l'intention de m'attarder. J'avais beaucoup de choses à faire, des gens à voir. Il m'avait dit :

« Dans huit ans. »

Comme chaque fois, la lumière s'est progressivement éteinte, et j'ai quitté les lieux dans le noir et le silence.

L'air était frais et quelques gouttes commençaient à tomber du ciel noir. J'ai marché sur le goudron mouillé jusqu'à un chemin familier qui grimpait la colline.

Comme chaque fois, j'ai quitté le village. J'ai suivi le chemin, puis me suis enfoncé dans le bois. Un air nouveau et pur emplissait mes poumons. J'étais bien, très loin au travers d'espaces infinis, glissant et parcourant des chemins incroyables au gré de ma

La Grande Ellipse

volonté. J'ai fini par aboutir à la clairière, près de l'étang. J'étais à l'heure au rendez-vous.

On distinguait la masse sombre de la bâtisse. Une girouette grinçait. Dans le noir, la maison semblait encore plus délabrée. À l'intérieur, une odeur de poussière et de renfermé m'assaillit. J'osais à peine respirer. Elle était abandonnée, cette maison, et depuis longtemps ! C'était mon impression. Pourtant, je reconnaissais le couloir, l'escalier...

J'ai appelé. Les murs ont résonné si fort que j'ai eu un mouvement de recul.

Je me suis dirigé vers le laboratoire. L'interrupteur ne donnait plus de lumière ; je dirigeai le faisceau de ma torche vers la pièce. Elle était vide. Quelques vieux meubles que j'avais remarqués il y a huit ans étaient là, mais dans un état lamentable, usés par le temps, mangés par les vers. La porte de la cave où l'or avait été entreposé était bien là, mais la pièce était nue. Mon trouble était trop fort. Je suis sorti pour respirer.

Une forme, au fond du jardin attira mon regard. Je me suis approché avec méfiance. La peur venait – une angoisse étouffante –, mais j'avançais toujours. Je suis arrivé à la tombe. Quand j'ai levé les yeux, j'ai senti un regard cave fixé sur moi. Il flottait une atmosphère d'un autre monde.

Le nom et le visage de l'alchimiste étaient gravés sur cette tombe, ainsi que l'année de sa mort, *il y avait trois cents ans de ça*. Mais l'écriture était presque effacée, et la gravure du visage était restée inachevée. Il manquait quelque chose.

Les deux outils, rouillés, devaient encore reposer dans l'herbe folle.

Des rires me parvenaient du fond d'un univers en creux. Un nom sonnait sur les voûtes du ciel : un homme renaissait du fond des cendres noires.

Je me suis retourné, car des lueurs étranges couraient, reflétées sur le sol et sur l'étang, comme un message. Derrière, la maison brûlait. C'était un feu immense et lumineux, d'où s'échappait une fumée. Une fumée que je reconnaîtrais bientôt... quand j'irais à la gare. Vous savez... cette gare, là-bas...

Dans l'herbe, j'ai trouvé le burin de métal et le marteau. J'ai ravivé mon nom, puis chaque trait de mon visage. Enfin j'ai gravé dans la pierre le contour de mes yeux qui me hantait depuis longtemps. Il fallait du courage, de la persévérance avant d'achever l'œuvre...

Il y avait trois cents ans que j'en avais tracé les premiers signes.

TABLE DES MATIÈRES

La Grande Ellipse

L'Heure du passage	3
L'Alchimiste	5
Les Mots dans la chapelle	8
Le Pèlerin	14
Astima	22
Jean La Pierre	25

Les Boals 83360 Grimaud
21 août 1973